



Ron Amir

Abdelrazik's
Bench (Le banc
d'Abdelrazik),
2014

Expos

Juste une image

De 2014 à 2016, le photographe **RON AMIR** s'est rendu dans un centre de rétention situé dans le désert du Néguev. Exposées à Paris, ses prises de vue, formalistes et vides de toute présence humaine, questionnent la notion de représentation.

COMMENT OCCUPER

LE TEMPS ? Comment tenter d'imprimer un rythme, sinon un sens, à l'éternel retour du même ? Quelque part dans le désert du Néguev, des migrants attendent. Venus du Soudan et d'Erythrée en espérant gagner Israël, plus de 3 500 d'entre eux se retrouvent détenus à Holot, un centre de rétention actif de 2013 à 2017. Sans autorisation légale de séjourner dans le pays, ils croupissent dans un no man's land aux conditions climatiques extrêmes. Tout en étant autorisés à se déplacer la journée, ils sont obligés de venir pointer matin et soir. Pour tenter de reconstruire un semblant de quotidien, chacun tente d'organiser l'espace en espérant ainsi vaincre la dissolution du temps dans l'attente. Avec trois cailloux et

deux boîtes de conserve, un tas de couvertures et quelques troncs d'arbre prennent forme des esquisses de cuisines, des coins repas, des salles de sport et des lieux de culte.

Témoignages de l'ingéniosité dans le dénuement, ces installations précaires ont été capturées par le photographe israélien Ron Amir. De 2014 à 2016, celui-ci documente la vie quotidienne des migrants et les activités qu'ils organisent hors du centre. Au [musée d'Art moderne de la Ville de Paris \(MAMVP\)](#), il présente trente photographies couleur et six vidéos issues de la série *Doing Time in Holot*. Bien que chaque nouvelle série soit l'occasion pour lui de vivre un temps en immersion auprès d'une communauté, Ron Amir n'est pas

un photojournaliste, pas plus qu'il ne pratique la photographie documentaire. Par le format du tableau photo, par le travail à la chambre, par les vues frontales et l'éclairage rasant, il hériterait plutôt de l'"objectivité photographique" pratiquée par l'école de Düsseldorf. Et comme les fastes intérieurs de Candida Höfer ou la banalité urbaine de Thomas Struth, les photographies de Ron Amir restent désespérément vides de présence humaine.

Au musée d'Art moderne, tout le dilemme naît du hors-champ. Ron Amir n'a pas cherché à produire l'image choc ou poignante qui symboliserait à elle seule la crise humanitaire migratoire. Au contraire, l'application mécanique d'un protocole et le choix d'un formalisme glacé transforment les traces de la misère en sculptures minimalistes.

Ron Amir est conscient de sa position ambiguë. Interrogé à ce sujet, il déclare qu'il a tenté d'universaliser son approche puisque de toute manière l'art n'aiderait pas concrètement ces migrants. Ses photographies, il les envisage alors comme *"une manière de faire réfléchir le spectateur à sa propre situation, sur l'endroit où il vit et avec qui"*. A la fois constat d'impuissance et tentative de dépassement, le travail de Ron Amir souligne ainsi les deux écueils qui guettent la photographie lorsqu'elle fait de la violence du monde son sujet. D'un côté la fascination pour le pathos, de l'autre cette esthétisation protocolaire dont il fait ici le pari : tenter moins pour suggérer plus. **Ingrid Luquet-Gad**

Quelque part dans le désert Jusqu'au 2 décembre, [musée d'Art moderne de la Ville de Paris](#), Paris XVI*